



# LA NATION ESPAGNOLE

ORGANE DE L'HISPANITÉ  
HEBDOMADAIRE

PRESIDENT DU COMITÉ DE REDACTION :  
VICOMTE CHARLES TERLINDEN

PRIX D'ABONNEMENT :  
3 MOIS : 10 FRANCS

Compte chèques postaux : 1859.77  
Vicente Charles Terlinden — La Nation Espagnole.  
(Les deux mentions sont STRICTEMENT obligatoires.)

192, RUE ROYALE  
BRUXELLES  
TELEPHONE : 17.69.52

## BARCELONE OCCUPÉE

### Voilà la belligérance de Franco

#### LE PROBLÈME DE LA CATALOGNE ET L'UNITÉ DE L'ESPAGNE

M. Ramón Serrano Suñer, Ministre de l'Intérieur, vient de faire quelques déclarations, touchant un des trois problèmes principaux de la Nouvelle Espagne : son unité face à l'agitation séparatiste, parfois insidieuse, parfois ouverte.

M. Serrano Suñer profite de l'occasion de la victorieuse offensive en Catalogne pour fixer la portée de l'organisation du nouvel Etat. On trouve comme base de ces déclarations l'affirmation « qu'il s'agit simplement de bâtir l'Espagne dans sa vie municipale, en fonction, naturellement, de la suprématie de l'Etat ». La Municipalité, cellule de l'Espagne historique et impériale, donnera une vigueur nouvelle à l'organisme national.

— Je crois, en effet, que le moment est venu de parler de la Catalogne, d'une façon très générale et évidemment sur un ton élevé. En ces instants, l'examen d'un problème politique quelconque et spécialement de la question catalane est influencé par le fait que nous sommes en train de faire la guerre, en train de gagner la plus douloureuse et terrible des guerres. Nos frères combattants luttent et meurent sur le front. Les raisons de cette guerre sont nombreuses. Mais, par dessus toutes, se détache celle de l'unité. Il importe de dire que nous sommes en train de faire cette guerre pour la seconde, définitive et éternelle unité de l'Espagne.

Notre œuvre politique doit consister à donner au peuple espagnol tout entier, considéré comme une totalité, la conviction qu'il doit faire entrer dans son esprit la conception de l'unité de l'Espagne, sentimentalement et intellectuellement. Il faut avant tout que je donne un éclaircissement que je juge intéressant : si c'était nécessaire, l'unité serait imposée par la force. Mais ce ne sera pas nécessaire, j'en suis convaincu. En tout cas, on peut, de la guerre actuelle, tirer un dogme pour la politique à venir : celui de l'unité de l'Espagne, intellectuellement raisonnée, pleinement ressentie.

La tâche de porter ce principe dans la vie publique ne doit pas être difficile. Il ne s'agit pas ici d'adopter une attitude électorale, qui serait inadmissible. Il s'agit de tirer de la réalité des conséquences et une méthode.

On a fait sur la Catalogne, au cours des dernières années, une œuvre naïve et monstrueuse, de sécessionnisme, de séparatisme. Ce sécessionnisme a trouvé dans la politique un terrain très propice. Le plus ou moins grand succès d'une semblable politique a été dû à ce que les hommes qui l'ont dirigée se servaient constamment du mot « compréhension », qui a trompé de nombreux naïfs et a fait dévier des vocations certaines. Cependant, lorsqu'on élève le problème et qu'on conduit la Catalogne vers l'effort nécessaire à recouvrer notre plénitude historique — la plénitude historique de l'Espagne — les terres catalanes de l'Espagne sont englobées directement et profondément dans la nation elle-même. Il s'agit de recouvrer notre nationalité historique, et la Catalogne, dans cette mission, ira de l'avant-garde, comme elle avait été dans d'autres siècles. La Catalogne ne peut trouver sa véritable base et sa raison d'être et d'exister dans ce qui est profondément national, car le peuple catalan a, de façon très accusée, les qualités les plus élevées, les plus décisives et les plus

terribles de tout le peuple espagnol. La Catalogne est un trésor espagnol à fleur de terre. La Catalogne ne le cède à aucune région en Espagne en fait de sens espagnol profond. La Catalogne est une grande émotion de l'Espagne en marche vers un futur indéfectible.

Contre l'œuvre monstrueuse du séparatisme, du sectarisme, on vit se produire dans l'atmosphère catalane la maladie du chauvinisme, du « centralisme » à l'ancienne mode. Le sécessionnisme a vécu comme une parente du chauvinisme et vice-versa. Cela est grotesque.

Le mot « centralisme » n'a, selon moi, aucun sens. Il s'agit simplement de bâtir l'Espagne dans sa vie municipale, en fonction, naturellement, de la suprématie de l'Etat. Cette organisation ne peut avoir qu'une seule base : la grandeur de la Patrie, unique et commune.

Au point de vue des services, nous devons tenir compte seulement de la vie intense du système, de son efficacité. Ce qui importe, c'est que l'Espagne soit sentie et comprise. Le gouvernement est justement en train, en ce moment, moyennant une Commission nommée à cet effet, de chercher à régler la vie espagnole municipale et provinciale. Devant de si grands problèmes, notre attitude ne consiste pas à nous placer à priori à un point de vue centralisateur ou ennemi de la centralisation. Nous voulons systématiquement nous placer à un point de vue simplement favorable à l'Espagne. Nous n'allons pas parler davantage de centralisation, mais nous allons demander que chaque organisme public accomplisse la fonction qui lui aura été assignée dans la hiérarchie de l'ordre nouveau de l'Etat espagnol. C'est pourquoi, face au virus sécessionniste et aux faciles formules du vieux centralisme, nous faisons l'affirmation suivante : Nous ne connaissons « l'autarcie morale » de la Catalogne, comme celle de toute autre grande région espagnole. Nous respectons la vie intime, le « substratum » profond de la Catalogne, familial, social et économique. La langue catalane ? Pourquoi pas ? Mais si le Catalan est un facteur et un véhicule de séparatisme, nous le combattons. Que l'on imagine — quoique cela ne puisse pas arriver — que le Castillan puisse être un facteur contraire à la grandeur de l'Espagne. Ne serions-nous pas obligés de le combattre ? Si le Catalan est un élément de la grandeur de la Patrie, pourquoi ne pas le respecter comme la France respecta les vers de Mistral et l'Espagne ceux de « La Atlantida » ? Une langue peut être une expression d'hispanisme ou d'anti-hispanisme. Si elle est la première de ces choses, pour quoi ne pas considérer que les formes d'expression font partie du destin historique et national de l'Espagne ? Si elle est la seconde, vous pouvez être certain qu'elle nous rencontrera toujours comme ses plus implacables ennemis.

Nous tenons aujourd'hui la Catalogne à la pointe de nos baïonnettes. La question de la domination matérielle est affaire de peu de temps. Je suis certain que l'incorporation morale de la Catalogne à l'Espagne se produira aussi rapidement que son incorporation militaire. Certainement, le problème est très important et il faut se faire au sens de la responsabilité. L'heure de l'action est arrivée. Je crois qu'on pourra tirer une politique des idées que je viens d'exposer.

#### Note du Grand Quartier Général

Burgos, 25. — L'Etat-major du Généralissime s'élève contre la campagne calomnieuse faite à l'étranger au sujet de la provenance du matériel de guerre dont dispose l'armée nationale.

Ces renseignements sont confirmés par l'exposition de matériel de guerre de Saint-Sébastien, où se trouve catalogué le matériel pris au cours de la campagne; on peut ainsi juger de sa provenance et de la quantité importante de matériel dont disposèrent nos adversaires.

Au sujet du matériel aérien, il suffira de rappeler que nous avons détruit au cours de nos victoires incessantes un total d'appareils rouges sept fois plus élevé que celui qui était possédé par les nationaux pendant le cours de la campagne.

Un sixième du matériel a été fabriqué pendant la guerre dans les fabriques espagnoles.

Brandissant triomphalement leurs fusils, sans tirer un coup de feu, les troupes libératrices sont entrées à Barcelone, la grande ville méditerranéenne que les rouges avaient transformée en capitale des zones qu'ils occupaient et en prétendue citadelle du marxisme.

Barcelone a été conquise, sans que les rouges aient écrit leur première page d'héroïsme et de dignité, devant l'avance irrésistible des soldats de l'Espagne, ivres d'enthousiasme. Les marxistes, comme à Malaga, à Bilbao et à Santander, n'ont rien fait d'autre que de s'enfuir, épouvantés. La population de Barcelone, qui a vécu trente mois de terreur, d'épouvante et d'angoisse, sortait en masse de ses refuges et se précipitait au cou des soldats espagnols. Dans toute la ville, on voyait flotter les blancs étendards de paix et l'on voyait surgir, on ne sait d'où, comme par miracle, d'abord des centaines puis des milliers de drapeaux rouges et or, de drapeaux d'Espagne. Quelle joie dans tous les yeux remplis de larmes et sur tous les visages où demeurent les traces de toutes les souffrances !... Avec quel enthousiasme les acclamations et les vivats en l'honneur de l'Espagne, de la Catalogne Espagnole, de l'armée et de son noble chef, sortaient de toutes les poitrines !... Et le cri de « Arriba España ! » se faisait entendre constamment au milieu des acclamations.

Nous ne voulons pas faire de commentaire sur la victoire définitive, à cette heure que le destin a réservé à l'émotion et à la joie. Mais la journée du 26 janvier 1939 restera gravée pour toujours dans les Annales de l'Histoire, car deux constatations d'une évidence absolue s'en dégagent :

La première, c'est que la guerre est virtuellement liquidée. Cela est confirmé par le fait que, tandis que les troupes nationales entraînent à Barcelone leurs frères d'armes d'Estremadure infligeaient aux rouges une cuisante défaite et recouraient intégralement les régions qui avaient été le théâtre de la dernière diversion tentée par les rouges. Cela est confirmé par l'avance ininterrompue en Catalogne où les fuyitifs, Barcelone ayant été dépassée, sont balayés vers les Pyrénées et vers la mer. Il ne pouvait en être autrement. La prise de Barcelone est l'échec et mat au marxisme en Occident. Les forces qui composent les restes de ses armées n'ont pas, ne peuvent pas avoir de force morale suffisante même pour résister. Des troupes qui n'ont jamais connu la victoire, qui voient leurs dirigeants s'enfuir épouvantés, qui voient leurs chefs s'embarquer dans une fuite honteuse, ne peuvent pas avoir le minimum de courage qu'il faut à un soldat pour rester à son poste.

L'autre constatation qu'on est forcé de faire, c'est que Barcelone, c'est que la Catalogne n'ont pas été la citadelle du marxisme. Elles ont été ses proies, ses victimes, ses bouchers, mais leur cœur n'était pas avec lui. Barcelone est en train de donner actuellement la plus haute preuve de son sentiment profond d'espagnolisme. Tout son marxisme apparent, tout son sécessionnisme feint n'était qu'un rideau qui cachait la réalité d'une Barcelone, d'une Catalogne, qui ressentent avec un enthousiasme intégral l'unité de destin de l'Espagne.

C'est une heure de liesse pour la terre qui a été libérée, c'est une heure de liesse pour l'Espagne. C'est une heure décisive pour l'Europe. La steppe n'a plus de succursale en Occident. La horde se disperse, vaincue.

Sur les marches extrêmes de l'Europe, en Espagne, la Civilisation, une fois de plus, a vaincu la Barbarie.

#### Comment à eu lieu l'occupation de Barcelone

Burgos, 26. — Au milieu de l'après-midi, les forces nationales des corps d'armée de Navarre et du Maroc étaient maîtresses des quartiers du centre de la ville. L'occupation avait eu lieu de la façon suivante :

Dans la soirée d'hier, les troupes nationales dominaient tous les secteurs ouest et nord-ouest de la ville, prenant contact avec les premiers noyaux urbains. Au début de la matinée d'aujourd'hui, les troupes du corps d'armée de Navarre qui se trouvaient dans la zone nord-ouest, complétaient l'encerclement de la ville par le nord.

A 11 heures du matin, le village de Vallvidrera était occupé par les forces du général Solchaga.

A midi, les forces du corps d'armée marocain avançaient sur Montjuich.

Dès le début de l'assaut, elles constatèrent que la résistance cessait et que le drapeau blanc flottait au sommet de la Forteresse. Au même instant, des forces du corps d'armée de Navarre escaladaient le Tibidabo qui domine Barcelone par le nord, et redescendaient immédiatement sur la ville.

Le corps d'armée marocain descendant de Montjuich occupa le port.

Au début de l'après-midi, les troupes nationales atteignaient la grande avenue Diagonale, qui coupe Barcelone d'ouest à est et libèrent la partie de la ville située entre cette avenue et le port. A partir de ce moment, la population civile qui se trouvait dans les refuges commença à en sortir en acclamant les troupes.

#### L'entrée des troupes nationales dans Barcelone

Burgos, 26. — Les troupes nationales sont entrées à Barcelone par les avenues de l'ouest et du nord de la ville et ont occupé les points stratégiques. Le drapeau espagnol flotte sur le Tibidabo, Montserrat, le port et les principaux édifices. L'enthousiasme de la population est indescriptible. A 13 heures, le port de Barcelone a été occupé. Les forces nationales ont pénétré dans la ville par la grande avenue Diagonale et ont été frénétiquement acclamées par les habitants qui embrassaient les sol-

dats et venaient baiser leurs étendards avec ferveur.

Au Tibidabo, les forces de la 5<sup>e</sup> division de Navarre, après avoir hissé le drapeau national, sont redescendues sur Barcelone.

Le poste Radio Association de Catalogne est tombé entre les mains des troupes nationales qui l'ont mis au service de l'Espagne.

Parmi la population règne un enthousiasme indescriptible. Tout le monde salue du bras levé et acclame avec ferveur l'armée nationale.

Villages pris et prisonniers faits par les Nationaux, d'après les communiqués officiels :  
Le 25 janv. : Solsona, Oliana, Cardona, Clariana, Freixenet, San Peys, Olesa de Montserrat, Viladecabals, Papiol, Molins del Rey, Arrabal, Esplugas, Hospitalet. — Prisonniers : 1.150. — Avions abattus : 3.  
Le 26 janv. : Barcelone, Tarrasa, San Vicente de Castell, Coll de Nargo, Seyeris, Olius, Cambril, Suria, Navarres, Vilumada, San Quirico, Tarrada, Vacarissas, Sardaniola, Moncada Reixach. — Prisonniers : 2.250. — Avions abattus : 2.  
Le 27 janv. : Badalona, Masnou, Premià de Mar, San Cristobal de Premià, San Juan de Vilasar, Matarró, Sabadell, Ripoll, Artes, Naves, Pala de Torrellas, Serasans, San Pedro de Sabadell, Llagostera, San Justo de Castellall, Santa Coloma de Gramenet. — Prisonniers faits : 2.150. — Avions abattus : 0.  
Le 28 janv. : Arenys de Mar, Organa, Figols de Organa, Montmajor, Avinyo, San Juan de Olé, Viladecabals, Calders, Talamana, Granollers, Castellat. — Prisonniers faits : ? — Avions abattus : 1.  
Le 29 janv. : Puigvell, Nollas, Carcezel, Santa Eulalia de Rosana, Manola, Viver, Millal, Navas, Santa Eulalia de Olé, Las Garrigas, Ministrol de Calders, San Lorenzo de Savell. — Prisonniers faits : 1.250. — Avions abattus : 0.  
Le 30 janv. : San Vicente de Vilamajor, Santa Maria de Palautordera, Vilalba, Saserra. Prisonniers faits : 1.950. — Avions abattus : 0.  
Le 31 janv. : Santa Maria de Cornet, Goya, San Feliu de Terrasola, Colaspina, San Celoni, Caladilla, Pineda, Malgrat, Colfort, San Julian de Sasorba, Santa Eulalia, Montanola, San Genis, Estany, San Cugat, San Feliu de Codinas, Las Ferrerias, Gualba de Baix, Vilardell, Valgorquina, Arenys de Munt, Cànoves, Gualba de Dalt, Blanes. — Prisonniers faits : 2.700. — Avions abattus : 0.

#### Espanoles: contribuid al plato único

Ayuntamiento de Madrid

#### UN LIVRE QUI REND JUSTICE AUX ESPAGNOLS DU XVI<sup>e</sup> SIÈCLE

Personne n'ignore combien, dans les manuels d'histoire qu'on voit entre les mains des élèves en Belgique et en Hollande, les chapitres qui parlent du régime espagnol représentent les Espagnols avec des couleurs qui les rendent odieux et antipathiques. C'est la conséquence de la manière d'écrire des historiens antérieurs au XIX<sup>e</sup> siècle, dont John Lothrop Motley est un prototype. Inspirés uniquement, pour ainsi dire, de sources qui proviennent du côté des Flamands et des Hollandais en révolte contre le régime de Philippe II, ils nous représentent les gouverneurs, les officiers et les soldats espagnols qui vinrent dans les Pays-Bas au XVI<sup>e</sup> siècle comme des espèces de brutes sanguinaires, qui n'avaient qu'un seul but : infliger aux populations du pays le plus de maux possible. Trop souvent, ce portrait s'inspire des chansons satiriques de l'époque, des « chansons des gueux », rédigées souvent par des calvinistes farouches et ennemis jurés du catholicisme, par conséquent des Espagnols qui en étaient les défenseurs les plus énergiques.

Trop souvent, hélas !, les historiens, influencés par le « libéralisme » du XIX<sup>e</sup> siècle, ont oublié que la « guerre de religion » qui sévit chez nous au XVI<sup>e</sup> siècle ressemble étonnamment à ce qui se passe maintenant dans l'Espagne d'aujourd'hui. Dans les Pays-Bas du XVI<sup>e</sup> siècle s'est livrée aussi une lutte d'ordre idéologique. Il s'agissait de savoir qui serait maître dans les Pays-Bas, les catholiques ou le calvinisme, comme il s'agit aujourd'hui en Espagne de savoir qui l'emportera, le marxisme ou la tradition chrétienne espagnole. Considérés de ce point de vue, les événements prennent un tout autre aspect et l'historien approche de beaucoup plus près la réalité des faits.

Nous avons essayé d'appliquer cette méthode — la seule qui soit scientifiquement défendable — dans les 5 volumes de notre ouvrage *Alexandre Farnèse, prince de Parme, gouverneur général des Pays-Bas* (Bruxelles, 1933-1935).

Nous voulons aujourd'hui attirer l'attention sur un livre remarquable, qui a paru en Hollande en 1933, en même temps que le tome premier de notre *Farnèse*, et qui a été publié à Zutphen, par la firme Thieme. Il porte comme titre *Kronieken van Spaansche soldaten uit het begin van Tachtigjarigen Oorlog* et a comme auteur M. Johan Brouwer. C'est une entreprise des plus méritoires. L'auteur veut donner un tableau de la vie des soldats espagnols qui se sont battus dans les Pays-Bas au XVI<sup>e</sup> siècle, *por Dios, patria y Rey*, comme ils disaient eux-mêmes. Pour faire ce

tableau, il a utilisé les ouvrages que ces soldats espagnols ont écrits eux-mêmes, en témoins sincères et véridiques. Il note avec raison que ces ouvrages, ces officiers et ces soldats espagnols ne les ont pas écrits pour se vanter de leurs actes glorieux ou pour se plaindre de ce qu'ils ont souffert, mais pour combattre les représentations inexactes qui avaient cours à l'étranger. Ces écrits de soldats espagnols donnent l'impression d'une très grande vérité : ils sont simples et exacts et ne décrivent ou ne racontent que ce qu'ils ont vu. L'auteur a traduit en néerlandais — dans une langue claire et agréable à lire — des extraits des écrits d'officiers comme Alonso Vasquez, Antonio Carnero, Carlos Coloma, Francisco Verdugo, et d'autres, tous écrivains militaires très connus et témoins et acteurs des événements.

Le grand public, les étudiants et même des professeurs y pourront trouver des descriptions exactes et pittoresques de la vie en Belgique et en Hollande au XVI<sup>e</sup> siècle, des récits de guerre, des vues sur les questions politiques et sur bien d'autres choses encore. Mais, ce qui est surtout digne d'attention, l'auteur a fait précéder ces extraits et ces traductions d'une introduction fort bien documentée, où il essaie de tracer un portrait du soldat espagnol aux Pays-Bas. Il passe en revue l'organisation de l'armée, les routes suivies pour se rendre en Flandre, la manière de combattre, les souffrances des soldats par suite de l'absence fréquente de paie, la discipline que les officiers imposent à leur troupe. Il fait connaître de près des types de militaires comme le célèbre Julian Romero et met en relief leur courage, leur noblesse, leur sens de l'honneur, il jette sur les rapports des soldats avec la population une lumière nouvelle, qui montre combien est faux ou unilatéral le type du soldat espagnol décrit par les historiens antérieurs ou calvinistes.

Il y a énormément à apprendre dans ce beau livre. M. Brouwer a rendu un grand service aux historiens et il est à souhaiter que ce livre soit traduit en français, et en espagnol pour ce qui concerne l'introduction. On apprend à connaître le type du soldat espagnol du XVI<sup>e</sup> siècle tel qu'il fut, et non plus tel que ses détracteurs l'ont calomnié. Le bon sens et la justice reprennent ici leurs droits.

Tous les amis de la vraie Espagne, de l'Espagne nationale, devraient lire ce livre magnifique.

LEON VAN DER ESSEN.  
Professeur à l'Université de Louvain.  
Membre de la Commission royale d'Histoire.

#### EEN ZONDERLING BETOOG...

In het sociaalistisch dagblad, *Le Peuple*, van 24 Januari 1939, verschenen enkele uittreksels uit een artikel van het katholiek dagblad van Brussel *De Vingtième Siècle*. Het betoog is van den militair medewerker Luit-kolonel Requette.

Steller verklaart onder meer wat volgt : « Barcelona is buiten twijfel in gevaar, maar de val van deze stad stelt niet noodzakelijk een einde aan de Catalaanse weerstand. Wij meenen dat Catalonië niet gemakkelijk te onderwerpen is, ten minste niet door de militaire macht. »

Meer dan eens heeft Luit-kolonel Requette zich aan allerhande uitlatingen vergrepen, die naderhand verkeerd zijn uitgevallen. Men zal zich nog herinneren welke eenzijdige houding die militaire criticus heeft aangenomen ten overstaan van de defensie van België.

Wel te verstaan, *Le Vingtième Siècle*, is geen oorlogsgod en Requette is niet zijn groot.

Maar diezelfde militaire deskundige waagt zich verder aan beschouwingen van politieke aard, daar waar hij schrijft :

« Den dag dat de Spaansche havens zullen toebehooren aan Italië of, hetgeen op hetzelfde neerkomt, aan een bondgenoot van Italië, zal de Franse republiek niet langer meer zijne verbindingswegen in de Middellandische Zee kunnen verdedigen en zal zoodoende worden afgezonderd van zijn koloniaal Imperium, zoodat geen versterkingen meer kunnen overgevoerd worden naar het moederland... »

M. Requette is mischien een militaire deskundige, maar in de staatswetenschappen schijnt hij maar weinig thuis te behooren. Hij moet zeker niet veel van de Spaansche aangelegenheden afweten om dergelijke henneringen te laten gelden.

Of is het 't Nationale Spanje zelf, dat wordt aanzien als een bevriend land van Italië ? In dit geval moeten wij veronderstellen, indien wij met al de regels van de logica niet overhoop liggen, dat Luit-kol. Requette — uit heerszucht voor de Franse republiek — zou verkoren hebben, dat de Spaansche havens van Barcelona en andere in de handen van de handlangers van Moscou zouden gheven zijn ? Wij komen dus tot het besluit, dat het betoog van M. Requette wel eens zins aan duidelijkheid te wenschen overlaat.

Het is een laakbare en zeer onvoorzichtige taak van de openbare meening, door verkeerde voorstellingen, in spanning te houden.

Dr. C. SEVENS.



# POUR L'HISTOIRE DE LA GUERRE D'ESPAGNE



Le drapeau national en triomphe dans les rues de Barcelone (Par téléphoto)



Les soldats nationaux acclamés à leur entrée dans la ville



Les victimes innocentes du bourrage de crâne passent la frontière

## Le baptême de feu d'un soldat

J'ai transporté dans ma voiture un soldat d'Espagne. Il vient des lignes de feu de la Segre et va maintenant en permission d'une semaine à son foyer. Je crois avoir retenu l'essentiel de notre longue conversation. Le jeune homme parle correctement et avec élégance. La description qu'il fait de son « baptême de feu » a l'accent de profonde vérité. Et d'intense émotion.

La voici :

« Cinq heures du matin : En groupes nous buvons le café et avant même de l'achever on nous distribue la « ration de feu » : des munitions. Alors, c'est vrai. Nous attaquons. Je vais recevoir le baptême de feu. Et je me demande si je parviendrai à résister à celui du sang. Pendant l'espace d'un instant je me sens frémir, mais c'est en regardant mes compagnons que je parviens à me ressaisir. Presque tous vétérans de guerre, ils parlent et rient comme si la chose ne les touchait guère, comme s'il ne se traitait d'eux-mêmes. »

« A ma gauche, trois coups de canon consécutifs sont tirés. C'est le signal. L'heure H plus 3 a sonné. Chacun à son poste, dans sa section. C'est à nous qu'est confiée l'extrême avant-garde. L'artillerie commence à marteler les fortifications ennemies. Nous voyons tomber les obus près des tranchées rouges. Ils explosent. On croirait qu'ils crachent et pierres, et poussière, et fumée. »

« Nous avançons quelque trois cents mètres, quand tout à coup passe à ras de nos têtes un sifflement aigu. « C'est un coup de feu qui provient d'un tank russe », dit-on à mes côtés. « Il sera suivi au moins de trois. A terre ! ». Toute la section se jette dans les sillons et se maintient immobile. Deux coups de sifflet, deux sifflements aigus. Une courte trêve, et, en fin, le coup de sifflet de commandement du sous-lieutenant, qui ordonne de poursuivre l'avance. »

« Nous avons en face une colline de 200 mètres environ. A mi-hauteur se dresse, comme une genévrière édentée, une ligne de tranchées ennemies. C'est de là que nous provient le premier salaf des mitrailleuses. Ratatata. Nous revola couchés à plat ventre. Un des nôtres part en courant vers notre base. Il porte un message pour que l'artillerie rectifie le tir et canonne le boyau ennemi. La mitrailleuse poursuit toujours sa chanson. »

« Peu de temps après passe près de moi une civière. Ceux qui la portent courent à moitié courbés afin de se dérober aux balles. Sur la civière va Périco, un bon garçon, et si gai, de ma propre section. Son visage a la couleur de la cire. Du coin de l'œil, nous le voyons passer. Et je ne sais pourquoi, j'ai une réaction irrévérencieuse et égoïste, je me dis à haute voix : « Cuando las barbas de tu vecino veas pelar... » Un nouveau coup de sifflet. Tout en me redressant, je m'anime moi-même et m'accrochant tout comme les autres, nous poursuivons notre avance vers la colline. »

« Notre artillerie martelle le parapet. Nous voyons exploser les obus tantôt devant, tantôt derrière la tranchée. Les détonations font un bruit épouvantable, terrible. Eux n'ont pas de canons ou ne les utilisent pas. Un de nos projectiles tombe court et fait explosion à une cinquantaine de mètres près de moi. Une grêle de pierres et de terre ; je reste enveloppé dans un nuage de poussière rougeâtre. Quand il se dissipe et je revois le boyau ennemi, celui-ci a été atteint par plusieurs obus et on en voit sortir les rouges comme des lapins. L'officier nous crie : « Visez bien ! Allez-y ferme ! »

« En ce moment, cinq ou six coups de mortiers nous sont envoyés du camp rouge. De nouveau nous sommes plaqués au sol ! Le sous-lieutenant parcourt en marchant à quatre pattes toute la ligne. Il nous crie : « Cherchez refuge parmi les pierres, entrez-vous autant que possible ! » Je regarde anxieux aux alentours. Il n'y a aucun refuge possible. Alors, avec les mains, comme le font les chiens, je creuse dans le sillon et peu à peu j'amasse un petit tas de terre devant moi... A quelque distance tombent deux oliviers déracinés par les coups de mortiers. Rampant, comme un lézard, je vais chercher entre leurs deux troncs un bien meilleur abri. »

« L'aviation ronfle là-haut. Les coups de mortier de l'ennemi cessent subitement. On n'entend que des coups de fusil. Nous recevons l'ordre de nous tenir prêts à bondir sur la première tranchée rouge. Notre aviation forme « chaîne » et commence à lâcher sa terrible charge sur les défenses ennemies. Quelques instants après, il se fait obscur. Je suis enveloppé dans un nuage de poussière rouge. Je ne vois même plus mes compagnons. Si je regarde en arrière, j'aperçois comme un incendie la lumière du soleil là où il n'y a ni fumée ni poussière. »

« Un homme arrive, se traînant, à moi. C'est le caporal Puchol. « As-tu des grenades ?... Eh ! bien, tiens, en voilà ! N'abandonne pas ton fusil. Porte-le en bandoulière... », dit-il, et repart tout aussitôt, en se traînant toujours à ma gauche. »

« Mon casque me gêne terriblement. Chaque fois que j'essaie de me redresser, il glisse en avant sur mes yeux ; alors je le repousse avec violence ; il retombe au dos et la courroie me serre la gorge. »

« L'homme qui est à ma droite pousse un gémissement. « Qu'as-tu ?... T'a-t-on blessé ?... » Ce n'est pas lui qui me répond, mais Puchol, qui revient et s'approche de celui qui a gémé. Puchol dit : « Il est mort ! »

« Instinctivement je baisse bien plus la tête. Ratatata, chante encore la mitrailleuse. Encore un homme qui passe en rampant. Il traîne le corps d'un compagnon. J'ai la bouche terriblement sèche. Les balles soulèvent des petits tas de poussière tout à mon alentour. Je repense à ma maison, à mon enfance ; je revois la petite chaudière si blanche du potager... Je me sens terriblement fatigué comme si j'avais fait 10 heures de marche, alors que je n'ai à peine parcouru 1 kilomètre. »

« Un coup de sifflet. Le sous-lieutenant se tient debout et nous crie : « En avant, les enfants ! Viva l'Espagne ! En avant ! » Et il se lance en une course folle vers le boyau ennemi qui est maintenant à une centaine de mètres. A son côté va Ramirez, qui porte le drapeau haut ; avec Ramirez et Oliva, trois jeunes gens, le « Rubito », « Zancajo » et « Julián », tous trois debout, lancent avec promptitude des grenades. »

« Et moi aussi, je me levai et courus comme un fou. Plusieurs fois j'ai trébuché, je suis tombé et me suis relevé. Puis je ne sais plus. On me ramassa dans la tranchée ennemie. Moi aussi, j'y étais parvenu, mais j'avais trois balles dans le corps. »

EL TEBIB ARRUMI.

## La bataille de Catalogne est une conséquence de celle de l'Ebre

(Note du G. Q. G.)

La bataille de Catalogne, dont le développement est glorieux et triomphal est une conséquence de celle de l'Ebre. Les troupes nationales étant arrivées au Rio Segre, et l'ennemi ayant perdu les sources d'énergie électrique de la région catalane, la victoire nationale était assurée du fait de l'impossibilité pour les grands établissements industriels dont l'électricité est la source d'énergie, de poursuivre leur vie normale.

La distance des nouvelles lignes qui ont été atteintes aux anciennes bases et les destructions effectuées par les rouges sur tous les grands ponts de la région n'ont pas permis aux opérations sur ce front de suivre un rythme plus accéléré ; en effet, la reconstruction des ponts est indispensable, ainsi que la constitution de nouveaux dépôts.

Pour exécuter les projets du haut commandement qui coupaient en deux l'armée ennemie et arrivaient jusqu'à la côte de la Méditerranée, la bataille continua jusqu'à la mer et une grande étendue du littoral fut libérée, entre Tortosa et Castellon. Les armées rouges étaient ainsi définitivement séparées, notre situation stratégique s'améliorait notablement et nous avions une excellente base pour poursuivre nos opérations dans la région valencienne.

Les batailles commencées en décembre 1937 à Teruel, par les glorieuses journées de l'Alfambra, d'Alcaniz, de Gandesa et du Maestrasgo, avaient épuisé à tel point l'armée ennemie du Levant que sa destruction complète, objectif principal de la guerre, devenait facile. Pour y parvenir, les opérations se poursuivaient dans les régions de Sarrión et d'Albentosa. La grande bataille engagée absorbait et consommait le total des réserves rouges que l'ennemi se voyait obligé d'accumuler sur ce front, affaiblissant ses lignes d'autre part.

Ce fut alors que, dans un effort désespéré, l'ennemi chercha dans la zone de l'Ebre, faiblement gardée par une division de couverture, en raison de l'étendue des fronts, une base pour sa propagande, qui serait facilitée par le succès aisé des premiers instants.

Les tentatives des rouges pour maintenir et exploiter cet épisode heureux pour eux les entraînèrent à accumuler dans ce secteur la presque totalité de leurs réserves, de l'armée de Catalogne. Se trouvant dans une situation si défavorable et encerclées par les forces nationales, qui les obligèrent à engager la bataille, acculées contre un fleuve, les 14 divisions que l'ennemi arriva à accumuler dans cette poche fondirent petit à petit au cours d'une action méthodique et savamment calculée. Le nombre total des pertes des rouges dépassa 80,000 hommes, dont 25,000 prisonniers.

Cette bataille dure et acharnée détruisit les meilleurs cadres des troupes ennemies et toutes les illusions des rouges fondirent ainsi dans la poche de l'Ebre. La situation devenait favorable pour assurer la victoire sur une armée battue et pratiquement anéantie.

Les caractéristiques du front rouge de Catalogne permirent de le diviser en trois grandes zones : celle du nord du Segre, région montagneuse des hauts sommets pyrénéens ; celle du centre, constituée par la riche région de Lérida, traversée de grandes voies de communications, de routes et de chemins de fer, et arrosée par le canal d'Urgel, ses multiples canaux secondaires et d'irrigation ; enfin, la zone du sud, constituée par la région de l'Ebre et le massif du Monsec avec ses agrestes hauteurs.

Les défenses accumulées par les rouges qui profitaient des excellentes positions du terrain étaient plus fortes dans

le secteur central où les fortifications atteignaient des profondeurs de 12 km. avec de nouvelles lignes fortifiées à l'arrière, tout le long du canal d'Urgel, et en profitant des travaux d'irrigation.

Le haut commandement espagnol conçut la manœuvre par un enveloppement par le nord et par le sud de la région centrale où l'ennemi avait organisé des fortifications intenses. Il s'agissait de manœuvrer à l'extérieur du canal pour diviser l'ennemi en trois noyaux. L'un d'eux restait isolé dans les hautes vallées pyrénéennes ; l'autre au centre devait être enveloppé et battu par les deux masses de manœuvre au nord et au sud de la région agricole ; enfin, le dernier, touchant à la mer, devait être également enveloppé et battu par les forces opérant au sud de Lérida, après la liaison des masses d'opérations.

Des attaques de démonstration dans les régions de Balaguer et de Lérida étaient prévues dans la manœuvre, pour fixer et retenir l'ennemi en attirant ses réserves et en l'obligeant à les amener dans une région qui devait être enveloppée. Les points choisis pour la rupture furent le saillant de la Baronia et la tête de pont de Seros ; le terrain y était plus dur, mais, en revanche, les fortifications ennemies y étaient moins solides, et le dispositif du front facilitait l'action de notre artillerie.

Les directions indiquées aux deux masses d'opérations furent fixées en tenant compte que, pendant toute la bataille, il fallait avancer dans les zones d'observation les plus favorables à la progression.

L'opération se développa avec une précision mathématique, d'après les directives du haut commandement et les masses opérant dans la zone nord vainquirent les difficultés de la haute montagne, ainsi que celles provenant de la neige et du brouillard. C'est dans ces conditions qu'elles opérèrent pendant les deux premières semaines, ce qui facilita à l'ennemi l'accumulation de réserves et lui permit au début d'obtenir de ses éléments de combat le maximum de rendement.

Le rythme de l'avance des forces qui opéraient dans le nord, ayant diminué, et l'armée ennemie ayant été battue dans le secteur sud, de nouveaux objectifs furent assignés. Amplifiant la manœuvre, et portant plus à l'est le point de jonction des deux armées, elle répondait à la nouvelle situation de l'armée ennemie, établie dans la région centrale du canal. Les forces des deux masses opérant à l'est de la région montagneuse où l'ennemi accumulait ses forces se rejoignaient ainsi.

Une grande étendue de terrain située entre Valls et la côte tomba, atteinte par la masse de manœuvre du sud de Santa Coloma de Queralt à Valls. La grande poche, comprise entre la Sierra de Monsec, l'Ebre et la mer se referma. Le jour suivant, la réunion des deux armées avait lieu à l'est de Cervera, dans la région de Cervera Monteneu, et la première phase de la manœuvre stratégique qui devait se poursuivre sans interruption, d'après de nouvelles directives, se terminait ainsi.

On peut juger des pertes éprouvées par l'ennemi par le fait que 40,000 prisonniers ont été capturés et que les troupes nationales ont pris des centaines de mitrailleuses, de nombreux tanks et camions blindés, et ont recueilli les milliers de morts abandonnés par les rouges dans leur fuite, ainsi que plus de 3,000 blessés qui ont été hospitalisés par les forces nationales.

Terminus, 24 janvier 1939, III<sup>e</sup> année triomphale.

## Ceux qui ont contribué à la victoire de Franco

Burgos, 26. — L'occupation de Barcelone couronne triomphalement une nouvelle phase de la campagne de Catalogne.

L'opération sur Barcelone a été dirigée comme tous les mouvements depuis le début de l'offensive, par le Généralissime Franco qui assume le commandement suprême des armées de terre, de mer et de l'air, et dirige personnellement la bataille de son poste de commandement sur le champ de bataille.

On connaît les noms des généraux et des officiers placés sous ses ordres qui commandent les troupes dans les secteurs de Catalogne. Nous ajouterons aujourd'hui que les forces qui sont entrées à Barcelone furent d'abord celles de l'héroïque corps d'armée de Navarre qui, sous le commandement du général Solchaga encercla la ville par l'ouest et par le nord-ouest.

Le général Solchaga, illustre figure de l'armée espagnole, commanda les Navarrais lors de la conquête du nord de l'Espagne, et il a continué depuis à récolter autant de triomphes qu'il entreprenait d'actions. Le général Solchaga commande le corps d'armée de Navarre dont font partie la 45<sup>e</sup> division, et celle de Navarre, commandées respectivement par les généraux Camilo Alonso Vega et Juan Bautista Sanchez.

## L'Aide Sociale à Tarragone.

— Les troupes sont à quatre kilomètres de Tarragone.

La nouvelle nous arrive au moment où se terminent les préparatifs du départ vers la capitale, d'un des convois d'Aide Sociale. Il est nécessaire de se dépêcher. Il faut arriver à Tarragone avec les premières forces libératrices. Et dans un élan d'activité et d'effort, qui ne connaît ni fatigues ni trêves, nous préparons les camions lesquels dans quelques minutes seront prêts pour le départ. Lait en abondance, pain blanc récemment cuit, des oranges, des conserves... Et avec nous vont quelques jeunes filles aux yeux illuminés d'émotion et de bonté. Leurs uniformes, jupe noire et blouse bleue, contrastent avec la blancheur des tabliers sur lesquels est brodée l'insigne.

Les camions se mettent en marche. Nous parcourons des champs d'oliviers. Les olives, en grande partie, sont restées. On n'a pas eu le temps de les recueillir. La bataille est arrivée et les rouges fuient. L'olive, qui est symbole de paix et de travail, ne sera pas pour la Russie. Elle sera pour l'Espagne Nationale.

Les troupes sont entrées à Tarragone. Les premiers cris de victoire retentissent déjà dans la Cité méditerranéenne. Les drapeaux nationaux flottent en tête des colonnes. Les hommes et les femmes saluent. Ils saluent avec le bras levé. Et ils chantent ! Ils chantent « Cara al Sol ! »...

Et derrière les colonnes de la victoire, matériellement collés à elle, passent les quatorze camions qui partent de Lérida. Et quelques secondes plus tard, seulement quelques secondes, arrivent ceux qui viennent de Castellon. Les habitants, affamés, spectres d'un air incroyable, entourent les voitures et allongent les mains, qui paraissent décharnées. Personne ne leur a rien appris. Les vivres sortent des caisses et disparaissent dans les mains impatientes de ces pauvres gens. Je ne me souviens jamais avoir vu un spectacle d'une émotion plus intense et plus pénétrante. Les années passeront, mais l'image de ce vieillard qui mordait une pomme dans l'encoignure d'une porte en regardant à droite et à gauche avec la crainte de ce que l'on puisse lui voler son trésor, me restera, fixée dans la rétine et dans la mémoire. Je deviendrais vieux à mon tour — si Dieu me prête vie — et j'aurais à côté d'autres grands souvenirs, celui de ces enfants qui mangeaient avec voracité quelques sardines et sur la bouche desquels apparaissait bientôt un sourire qui était comme une bénédiction. Il y a si longtemps que ces enfants, nés pour rire, n'ont plus eu un seul sourire sur leurs lèvres si pâles ! Et je me rappellerai aussi, ma vie durant, la présence de cette femme qui, vêtue d'un manteau de fourrure et avec une distinction qui signale sa condition sociale, m'a dit : « Dieu vous le rende... », quand je lui ai tendu un morceau de pain.

— Comme une mendicante ! m'a-t-elle dit en souriant.

Non, non, je ne pourrais oublier ces scènes. Ce sont plus des fantômes que des créatures humaines qui nous entourent. Ce sont des hommes et des femmes, des frères, des Espagnols comme nous, qui, à quelques kilomètres de notre Espagne nationale ne mangent pas.

Les soldats se laissent entourer des habitants. On échange des questions. On se raconte des épisodes.

Je m'approche d'un groupe où une femme de Tarragone raconte des choses, et quelles horribles choses !

— Vraiment, nous avions très peur de votre arrivée.

— Peur, et pourquoi ?

— On nous a tant de fois...

— Continuez ; que vous a-t-on dit ?

— On nous disait que vous assassinez, que vous outragiez. On nous a raconté des horreurs. La vie ici était terrible.

Eh bien, tu vois quelle est notre persécution, quels sont nos féroces procédés, et le soldat indique de la main droite un des camions, presque tous déjà vides, de l'Aide Sociale, sur lequel une jeune fille distribue encore les dernières rations de l'Espagne générale et fraternelle.

Quelques phalangistes, de ceux qui entrent avec les premières troupes, placardent sur les murs de Tarragone des pancartes à l'effigie du « Caudillo », en même temps qu'ils arrachent les affiches communistes qui insultent la religion et montrent des silhouettes non espagnoles.

— Est-ce Franco, me dit un homme à l'aspect bien connu de paysan.

— Oui, c'est Franco. Pourquoi ?

— Parce qu'il nous avait dit qu'il était vieux et soulard...

— Ça, c'est Majia, lui répondis-je sans acrimonie.

Mais ces récits, ces impressions que je recueille dans les groupes où ces pauvres gens mastiquent avec anxiété, et commencent à regarder sans crainte, me font méditer à ce qu'est la férocité rouge, à l'intensité de sa propagande, à l'extension du mal qu'ils ont causé. Dans les rues on acclame l'Espagne et son Chef, avec un enthousiasme qui ne le cède en rien à celui des populations nationales durant ces deux années et demie de lutte et de gloire. Avec les cris de joie résonnent les chants patriotiques. Le peuple s'est éveillé. Il se secoue des liens de terreur. Il se relève. Il se dispose à vivre. C'est beau de vivre ! Comme c'est beau et parfois difficile !

Alors que nous retournons, avec les camions vides, pour aller chercher de nouvelles provisions, nous croisons sur la route défoncée, presque impraticable, quelques femmes. Elles vont vers Tarragone.

Un de ceux de mon groupe leur demande :

— Où étiez-vous ?

— A la campagne. Dans une ferme. On nous a dit qu'à la ville on distribue du pain.

— Et ici aussi.

— Et le jeune homme leur cède son repas, qu'au cours des tracas de distribuer et de consoler, — ce travail si noble qu'est celui de l'Aide Sociale —, il avait gardé intact, pour plus tard.

Il demande encore :

— Et comment se fait-il que vous n'étiez pas là-bas ?

— On nous a dit que les soldats nous cherchaient. Nos maris nous firent cacher.

— Mais pourquoi revenez-vous alors ?

— Nous connaissons la vérité. Toute la vérité. Et de plus, comme vous donnez du pain... Que vos mères soient bénies !

F. C. S.



BARCELONE. — L'avenue des Fleurs (Rambla de las Flores)



La place de Catalogne à 22 heures



Carrefour de l'avenue de Gracia



## ARRIBA ESPANA!

### Royaume des hommes et royaume spirituel

Nous nous réjouissons de toute notre âme de la prise de Barcelone. Elle met fin à des malheurs affreux. Elle éclairera les gens de bonne foi sur cette réalité terrible qu'est une dictature rouge. Barcelone était la ville par excellence des extrémismes les plus exacerbés. On y trouvait jadis, à volonté, des hommes et des femmes prêts à passer aux actes les plus violents. Le marxisme s'y sentait chez lui. A chaque sursaut social, les bombes y éclataient toutes seules. Barcelone était un bastion bolcheviste.

On a vu, par l'entrée triomphale des armées de Franco, que cette grande cité, si révolutionnaire encore il y a deux ans, avait appris à détester le marxisme en le subissant pendant ces mois de folie.

Combien de fois ne nous avait-on pas dit que Franco ne gagnerait Barcelone qu'après un siège terrible ? Et rue par rue ? et maison par maison ? PAS UN COUP DE FUSIL N'AVEIT TIRE DANS LA VILLE. Les soldats ne sont pas entrés, le doigt sur la gachette, mais en fanfare, derrière leurs drapeaux !

La foule eût pu, au moins, rester cachée chez elle si elle avait considéré l'arrivée de Franco comme un malheur. Or, elle criait sa joie dans les rues, elle embrassait les « envahisseurs », elle se livrait à des manifestations absolument délirantes, telles qu'on n'en avait jamais vues ailleurs.

Et ce peuple si heureux, pris par une véritable frénésie, était « rouge » pourtant en 1936 ! Deux ans de domination selon ses vœux, deux ans de dictature des camarades, d'exactions, de fusillades, d'anarchie et de famine ont fait de ces marxistes acharnés, des franquistes dès avant l'entrée de Franco !

Ils pouvaient quitter Barcelone : 100.000 personnes seulement sur deux millions s'en sont allés, soit UN VINGTIÈME ! Et encore grâce à quels bourrages de crâne !

Les dix-neuf vingtièmes étaient restés. Ils eussent pu encore se tenir sur la réserve. Non ! Enthousiasme fabuleux ! Des milliers de drapeaux rouges et or, préparés en cachette QUAND LES ROUGES ETAIENT ENCORE LA, flambaient, au bout de cinq minutes, à toutes les fenêtres ! La ville était prise d'une véritable crise de bonheur ! On pleurait ! On s'embrassait ! On serrait contre soi les étendards !

Pauvres gens... Et qui ne serait pas ému par tant de joie après tant d'infortunes... Qui, surtout, ne serait pas édifié maintenant sur la popularité qu'avait gardée la Domination Rouge !

DEUX ANS DE MARXISME ONT SUFFI POUR FAIRE DE LA VILLE LA PLUS REVOLUTIONNAIRE DE L'ESPAGNE LA CITE LA PLUS PATRIOTE ET LA PLUS FRANQUISTE DE TOUTE LA PENINSULE !

Nous nous réjouissons sans arrière-pensée. Nous savons — pour l'avoir étudié de près — que le Régime de Franco, lui au moins, n'est pas un écrasement de la dignité humaine et une déification tyrannique de l'Etat.

L'Etat, considéré comme fin, comme but de

l'activité totale des citoyens, est une création monstrueuse qui signifie, TOUT AUTANT QUE LE MATERIALISME MARXISTE l'abaissement des valeurs les plus nobles et les plus secrètes de l'homme.

L'ETAT EST AU SERVICE DES HOMMES et n'est pas, ne peut pas être l'aboutissement total de leurs activités.

Il vit pour eux. Mais toute leur vie n'est pas à lui. IL Y A, AU-DESSUS DES CADRES DE L'ETAT ET DES INSTITUTIONS TEMPORAIRES, DES ZONES IMMENSES RESERVEES A LA VIE MORALE ET SPIRITUELLE, ET A ELLE SEULE.

Un Régime, quel qu'il soit, n'a pas le droit d'étouffer la vie de la conscience et l'effort intérieur de l'homme.

Prétendre resserrer toute la vie du citoyen dans les cadres limités de l'Etat, C'EST FAIRE DE L'ETAT UN CARCAN OU L'AME DOIT PERIR.

Vie de l'Etat : vie TEMPORELLE. ROLE DE L'ETAT : HARMONIE POLITIQUE ET SOCIALE, MAINTIEN ET EXALTATION DES VERTUS NATURELLES, CREATION D'UN CLIMAT PROPICE A DES EPANOUISSEMENTS PLUS ELEVES OU L'ETAT N'A PLUS RIEN A VOIR.

..

Nous aimons Franco parce que, tout en rendant à sa Patrie l'Ordre latin — base de la civilisation européenne —, il a voulu qu'à côté, au-dessus même de sa Révolution politique et sociale, UNE AUTRE REVOLUTION MORALE ET SPIRITUELLE, FRUIT DE LA MEDITATION ET DE L'ELEVATION INTERIEURE PUISSE UN JOUR S'EPANOUIR.

Il est entré avec le glaive. Il a bâti un ordre nouveau. Mais il nous indique aussi que CET ORDRE, au lieu d'aboutir à la paganismisation et à l'abrutissement du peuple par un totalitarisme inhumain, LAISSERA LE CHAMP LIBRE A UNE RENAISSANCE SPIRITUELLE COMPLETE, préparée déjà par les larmes et le sang de tant de sacrifices.

..

C'est cette certitude qui nous remplit d'espoir en voyant la joie de l'Espagne libérée.

Si ces transports n'aboutissent qu'à un nationalisme de plus, étroit, brutal, tyrannique comme tant d'autres, NOUS RECHERCHONS AU LIEU D'APPLAUDIR.

Mais nous savons que Franco n'est pas seulement un grand soldat mais UN CROISE. Et qu'il aura, au lendemain du triomphe, l'humilité d'un Godefroid de Bouillon gravissant à genoux le chemin du Calvaire, dès que fut prise Jérusalem.

Il se souviendra qu'AU-DESSUS DES ROYAUMES DES HOMMES, IL EST UN ROYAUME SPIRITUEL OU LES EPEES NE PENETRENT POINT, et où les ukases, les dictats et les appétits doivent s'effacer devant les cœurs purs...

(Le Pays Réel, 28 janvier 1939.)

LEON DEGRELLE.

## Message de la Légion Nationale

En ces jours de victoire, qui vont parachever le triomphe définitif de l'Espagne Nationale, la Légion Nationale de Belgique adresse au Libérateur du sol ibérique ses vœux ardents et l'expression de sa joie. La Légion Nationale fut, dès le premier jour, aux côtés de l'Espagne de Franco, parce qu'elle savait qu'en Espagne, se jouait le sort de notre civilisation.

Dès avant la Révolution, la Légion Nationale avait pressenti le rôle glorieux qui était imparti à l'immortelle Phalange. En 1935 déjà, alors que la Phalange était à peu près ignorée en Europe et qu'en Espagne même, elle était regardée avec ironie et dédain, nous exposions, à la Maison Nationale de Bruxelles, des chemises bleues de phalangistes; des étendards timbrés aux emblèmes du joug et des fleches, qui sont devenus les symboles de l'Espagne d'aujourd'hui; des publications de la Phalange; des photographies retraçant les luttes de ceux-là qui, sous la conduite de José Antonio Primo de Rivera, avaient entrepris de sauver leur pays.

Dès 1935, nous avions compris, nous légionnaires belges, que l'Espagne nouvelle serait reconstruite sur les bases inébranlables d'une doctrine politique et sociale, aussi éloignée du conservatisme et de l'immobilisme aveugles que du marxisme destructeur.

C'est aussi en 1935 que j'ai eu l'inoubliable honneur de rencontrer José Antonio Primo de Rivera. Je me souviendrai toujours du parallèle émouvant qu'établissait ce martyr entre la Phalange et notre Légion Nationale.

En ces jours de victoire, la Légion Nationale salue avec enthousiasme les armes du Libérateur. Elle pense aux morts tombés pour la plus sainte des Causes. Elle associe pieusement à la mémoire des morts d'Espagne, le souvenir des légionnaires belges qui ont donné leur vie pour combattre, sur le sol ibérique, le bolchévisme mondial.

Paul HOORNAERT.

## Un trésor chez Negrin

A Barcelone, dans un palais où vivait Negrin, nous avons déterré un coffret adressé au Président du Conseil qui contenait plusieurs millions de monnaies étrangères, une grande quantité de colliers et de bijoux divers et deux couronnes de toute beauté. On croit qu'une de ces couronnes est celle de la Vierge du Sagrario de Tolède.

(Du communiqué officiel du 27 janvier.)

### Le matériel trouvé à Barcelone

Burgos, 1. — A Barcelone, le matériel de guerre emmagasiné par les rouges et tombé entre les mains de nos troupes s'élève à des quantités fantastiques. On compte déjà plus de 100 moteurs d'avion d'origine nord-américaine et plusieurs autres dépôts de moteurs d'avion de même provenance, plus de 83.000 bidons d'essence d'aviation et une quantité de graisse qui peut assurer l'approvisionnement normal pendant deux ans, un millier de mitrailleuses et environ 20 tonnes de métal antifriction. Ces quantités ne correspondant qu'à une petite partie de ce qui existe et qui est évalué à plus de 250 millions de pesetas. Comme l'ennemi assure que notre victoire est due à notre matériel, nous dénonçons au monde la preuve des quantités formidables de matériel reçues par lui de l'étranger depuis le début de la campagne.

### Les communications avec Barcelone

Burgos, 1. — Le Lieutenant-Colonel chef du Service des Chemins de fer du Quartier Général à Barcelone a confirmé que les marxistes qui firent preuve de faibles capacités défensives employaient en revanche la dynamite sans y regarder.

De Villafranca del Panades à Barcelone, les troupes nationales ont trouvé 22 ponts détruits à la dynamite. De Manresa à Cervera, 51 ponts de chemin de fer ont été détruits, ainsi que de nombreuses fabriques. L'effort des ingénieurs du service de reconstruction est donc énorme comme l'œuvre du ravitaillement de deux millions d'habitants.

Hier, le train entre Lérida et Tarragone, par la route de Picamoixons a circulé; les ponts et les tunnels détruits étaient au nombre de près de cinquante. On espère que dans huit jours, la voie ferrée de Barcelone aura repris son fonctionnement normal. Au cours de la manœuvre envelop-

pante sur la capitale, les colonnes saisirent à Moncada plusieurs trains prêts à partir, chargés de matériel de guerre. Il y avait là plusieurs centaines de wagons qui étaient arrivés depuis peu de temps de la frontière française et dont le matériel n'avait pas encore été déchargé. Il s'y trouvait de nombreuses batteries, des milliers de mitrailleuses et une quantité énorme de munitions, dont la gare était toute pleine. 125 locomotives furent également récupérées et le tiers d'entre elles se trouve en parfait état. Le matériel détruit ou dans un état de conservation déplorable est en grande quantité. L'ennemi réduit à une étroite bande de terrain n'avait pas besoin d'une grande quantité de matériel de chemin de fer et, par conséquent, il ne se préoccupait pas de réparer celui qui était endommagé; c'est ainsi qu'on voyait des machines et des ateliers en mauvais état, mais ils seront bientôt remis en service.

## L'offensive désespérée des interventionnistes met la paix de l'Europe en danger

Nous assistons en ce moment à une réédition exacte de la manœuvre tentée en 1938 pour sauver l'« Espagne républicaine ».

On se souvient que lors de l'offensive française de l'an passé, offensive qui eut pour résultat la prise de Lérida et l'arrivée à la mer — prise de Castellon, etc. — les gouvernements, affolés, tentèrent d'entraîner la France dans la bagarre. MM. Blum et Paul-Boncour n'envisageaient rien de moins que l'envoi d'un corps expéditionnaire français en Catalogne et le gouvernement de Barcelone se préparait à proclamer le rattachement de la Catalogne à la France, en invoquant, entre autres précédents, celui du canton de Mulhouse qui s'était donné à la France en 1792. Nous avons été les premiers à dénoncer cette manœuvre à l'époque, ce qui la fit échouer. La condition essentielle du succès était, en effet, de placer l'Europe devant le fait accompli.

L'offensive des nationaux, après une vigoureuse poussée et ayant obtenu des succès moraux et matériels considérables, fut arrêtée. Franco, qui ne laisse rien au hasard, marque après chaque bond en avant un temps d'arrêt plus ou moins prolongé, non seulement pour laisser souffler ses troupes et les reconstituer, mais surtout pour organiser la région conquise, en assurant le ravitaillement, l'administration, etc.

Ces pauses volontaires sont chaque fois interrompues par les rouges et leurs partisans comme une preuve d'épuisement. « Franco est à bout de souffle », dit-on, et l'on parle de graves désordres, de rébellion, etc., en attendant la nouvelle offensive.

Celle-ci, dernière en date, a été foudroyante, et il faut remonter aux guerres de l'Empire, et à la campagne de Russie, pour retrouver dans l'Histoire l'exemple d'une bataille menée avec autant de vigueur et suivie d'une exploitation du succès aussi énergique et aussi complète.

« Napoléon n'eût qu'à siffler, écrivait Henri Heine, et l'armée prussienne avait disparu. » On peut en dire autant de l'armée catalane qui, après une résistance qui ne fut effective que dans certains secteurs, a cédé sur toute la ligne, des avancées de Lérida à Tortosa. Il semble bien que les derniers combattants rouges dignes de ce nom, ceux des brigades Lister, se soient fait tuer à Igualada, position stratégique capitale, dont la chute marqua la débâcle des armées républicaines.

Les troupes de Yague, ayant occupé Tortosa, — que les Italiens n'avaient pas su prendre l'an passé — précipitent leur marche vers Barcelone, où leurs avant-gardes pénètrent en ce moment, sans plus rencontrer de résistance. Il en est de même sur toute la ligne de Manresa à la Méditerranée où, pour reprendre la phrase du communiqué de victoire, « la poursuite continue ». L'allure même de l'avance prouve que les gouvernements ne se battent plus. Leurs dernières unités de valeur ont été détruites au cours de ces dernières semaines. Il ne doit plus guère rester que les régiments composés de recrues ou de miliciens enrôlés de force et qui préfèrent être sur terre, sous un régime « fasciste », que sous terre, sous un régime républicain.

L'armée gouvernementale, certes, comportait des éléments d'élite, des régiments éprouvés,

des combattants de valeur, animés d'un moral très haut. Ils l'ont prouvé en maintes occasions. Mais ceux-là, aujourd'hui, sont morts, tombés au cours des combats de rupture, sur l'Ebre, sur la Sègre; les derniers se sont fait tuer les armes à la main, autour d'Igualada.

Mais il faut sauver la Catalogne, à tout prix, même au prix d'une guerre européenne ! Il est sans doute trop tard pour défendre Barcelone, mais le gouvernement catalan fuit vers Gerone et Figueras, vers la frontière française où, s'il lui reste des troupes, il peut tenir longtemps encore, dans une région naturellement fortifiée.

Et on engage les Français, et même les Belges — pourquoi pas ? — ainsi que toutes les nations démocratiques à prendre les armes et à envoyer d'urgence des troupes en Catalogne !

M. Jaxa écrivait, dans le « Peuple », voici vingt-quatre heures : « Il faut se demander si ces mesures (exportations d'armes et de munitions) peuvent encore suffire à l'heure actuelle et s'il ne faudrait pas des décisions beaucoup plus radicales en vue de redresser la situation internationale. » Ce texte est assez clair pour se passer de tout commentaire.

En France, le gouvernement Daladier subit l'assaut des « interventionnistes ». « Il y va du salut de la Patrie ! C'est sauver la France et la démocratie que sauver la République espagnole. » Tel est le thème actuel de la propagande.

— Franco vainqueur, dit-on et répète-t-on, c'est l'Allemagne et l'Italie installées en Espagne; ce sont les Baléares transformées en bases aériennes et maritimes. C'est l'écrasement certain à bref délai de la France, attaquée bientôt sur les Alpes, le Rhin, les Pyrénées ! Vivement la guerre préventive !

En même temps, un mouvement se dessine pour que la France « prenne des gages » dans la Méditerranée, pour qu'elle occupe Minorque — encore aux mains des gouvernementaux — et que ceux-ci soient prêts à lui donner. C'est le coup de la Catalogne proclamant son rattachement à la France qui recommence.

Toute intervention en Espagne déclencherait immédiatement la guerre, guerre dans laquelle la France serait seule, absolument seule aux prises avec l'Allemagne et l'Italie, sans compter les forces espagnoles franquistes, nécessairement engagées contre l'« envahisseur » étranger.

MM. Daladier et Bonnet sont fermement résolus à s'opposer à ce coup de folie, à cette politique de suicide. Mais ils ont contre eux, non seulement les communistes et les socialistes, mais encore ceux d'entre les radicaux-socialistes qui ne se consolent pas de la rupture du Front populaire.

Le mouvement de propagande, plus platonique heureusement, s'étend à la Belgique même, où heureusement il n'a aucune chance d'aboutir.

La victoire de Franco est une certitude. L'Espagne ne sera ni communiste, ni anarchiste, elle sera nationale, farouchement indépendante et, déjà au mois de septembre 1938, lors de la grande alerte, Franco avait adopté une attitude de neutralité, qu'il gardera si on ne le pousse à bout.

(La Gazette, 26 janvier 1939.)

### LISEZ

## OCCIDENT

LE BI-MENSUEL FRANCO-ESPAGNOL

Prix de l'abonnement : 27 fr. belges par an

Bureaux : 20, rue de la Paix, PARIS

Compte Chèques Postaux : N° 2.201-81 Paris

EN VENTE PARTOUT EN BELGIQUE

# EXPORTATION ET IMPORTATION



## Matériel "LA" pour mines, carrières et travaux publics.

HOUDENG-GOEGNIES (Belgique)

### ACIERS

Echevarria, S. A.

ACIERS

1, Calle de la Estación BILBAO

### ARMES

Fabrique d'armes à feu «STAR», S. A.

EIBAR (Espagne)

### BANANES

Exportation de bananes Hijos de Diego Betancor

LAS PALMAS (Iles Canaries)

### BATEAUX

COMPAGNIE "EUSKALDUNA"

Construction et réparation de bateaux 2, plaza de Belgica BILBAO

### BOIS

Compania Internacional de Maderas

Suc. de C. Dupin & Cia BADAJOZ

### CONSERVES

Conserves de poisson "ALBO"

VIGO (Espagne)

CIMENTS PORTLAND CIMENT PORTLAND EXTRA-BLANC HARMIBLANC — CRAIES ASBESTE — CIMENT COVERIT

SOC. AN. DES CIMENTS PORTLAND ARTIFICIELS BELGES D'HARMIGNIES 18, RUE DU MIDI BRUXELLES

### CONSTRUCTIONS METALLIQUES

Société Anonyme des Ateliers de Construction de Jambes-Namur JAMBES (Belgique)

### CORDERIE

Corderies d'Ans et Câbleries de Renory S. A. RENORY-ANGLEUR Liège (Belgique)

### ENGRAIS

Union Espagnole d'Explosifs Engrais minéraux

Mines de potasse de Cardona (Barcelone)

Orueta, 6

BILBAO

### HUILE

Exportation d'huile et d'olives Hijos de Ibarra

Seville

### RAISINS SECS

Raisins secs, amandes, huile Francisco López y López 27, San Lorenzo Malaga

### HUILE

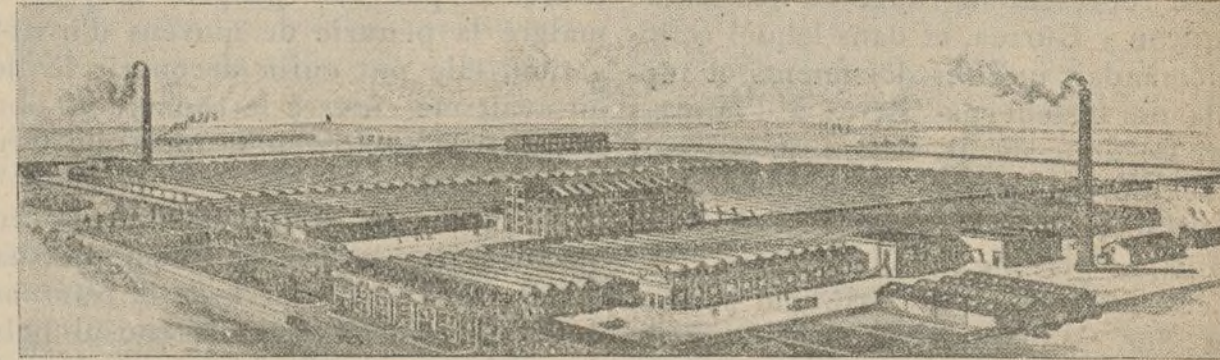
Huiles fines d'olive Miguel G. Longoria & Cia

Calle de Oriente Seville

### SUCRE

Sociedad General Azucarera de Espana

26, San Clemente Saragosse



Société Anonyme Termonde Capital : 8.500.000 frs

Spécialité de TOILES en pur lin — Toiles mixtes blanches et couleurs Cotons en tous genres

TAPIS : imitation parfaite d'ORIENT

BUREAUX DE VENTE : PARIS — LONDRES — NEW-YORK

### VINS

Cognac « Fundador » (1874)

Pedro Domecq

Jerez de la Frontera (Espagne)

### VINS

Vins « Rioja »

Compania Vinicola del Norte de Espana Haro Espagne

### VINS

Cognac « SOBERANO »

González Bias

Jerez de la Frontera (Espagne)

### VINS

Xérès « Macharnudo »

M. Antonio de la Riva

Jerez de la Frontera (Espagne)

### VINS

Manzanilla « EL ROCIO »

Vda. de Manjón

Sanlúcar de Barrameda (Espagne)

### VITRAUX

Vitraux artistique

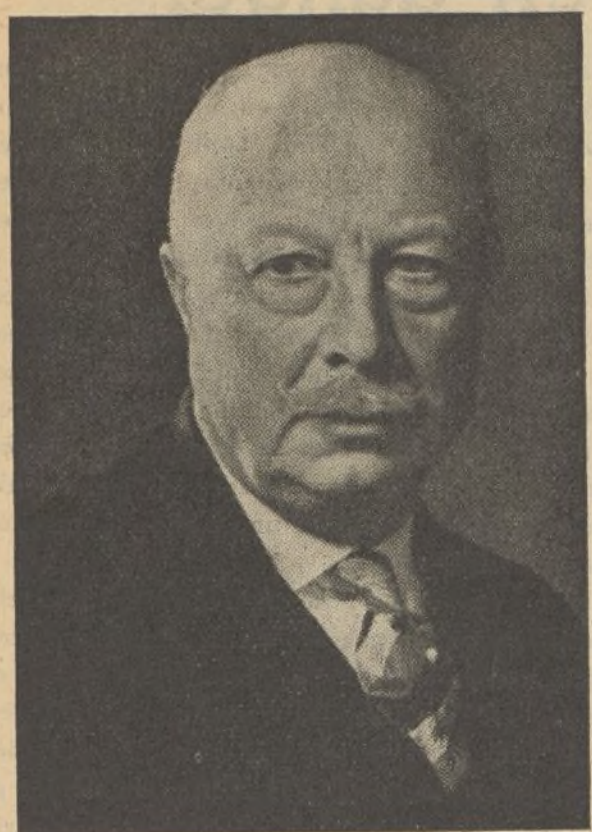
Basurto - Miyar - Gonzalez

4, Villafranca

León (Espagne)



# CE QUE J'AI VU EN ESPAGNE



Conférence du Vicomte  
Charles Terlingen.

lice excessive. L'essence ne coûte que 1 fr. 80 le litre.

Le « Musée de guerre », à Saint-Sébastien, contient pas mal de pièces à conviction : des instruments de torture, employés par les rouges, telle une chemise cloutée, dans laquelle une religieuse dut rester debout, jour et nuit, enfermée dans un cachot; des plans de bombardement, où l'on voit que les rouges ont parsemé criminellement les objectifs militaires parmi la population civile, pour en faire un paratonnerre contre les attaques aériennes; tout un arsenal d'armes, de tanks, d'avions, butin de guerre de provenance étrangère, où l'on trouve aussi quelques pièces de provenance belge, mais enregistrées — premier signe de bienveillance envers la Belgique — dans la section générale « Autres pays ».

L'œuvre « Auxilio Social », déjà bien connue, attire tout spécialement l'attention de l'orateur. Il a eu l'occasion d'étudier son organisation et son fonctionnement à Saint-Sébastien, à Valladolid, partout où il est allé en Espagne.

L'Aide Sociale comprend plusieurs œuvres, où la femme espagnole fait preuve de son dévouement et de son patriotisme : l'Aide d'hiver (refectoirs pour les enfants), les Cuisines de fraternité, le Secours aux populations libérées, la Protection de la maternité et de l'enfance, les Polycliniques-modèles, les Cuisines diététiques pour les malades, l'Assistance aux convalescents...

Le Crucifix à la place d'honneur dans toutes ces institutions. La fondatrice de l'œuvre a été une femme de la Phalange : Mercedes Sanz Bachiller. Mais toutes les femmes d'Espagne, entre vingt et trente ans, font du service social pendant six mois.

A Bilbao, les hauts fourneaux travaillent à plein rendement. Dans cette région, qui fut si révolutionnaire, les ouvriers sont satisfaits de leur sort. L'orateur a eu l'occasion de parler en privé avec beaucoup d'entre eux. Le « syndicat vertical », où l'on supprime la lutte des classes, où l'on règle les intérêts des patrons, des ingénieurs, des contremaîtres et des ouvriers, constitue une réforme sociale très avancée, mais très sage. Il comble les aspirations de tous.

Dans les villes martyres de Biscaye : Guernica, Eibar, Durango, Amorebieta, l'orateur a pu constater les calamités de la propagande rouge au sujet des bombardements aériens. On s'aperçoit

clairement que les maisons ont été dynamitées par l'intérieur, puisque les murs extérieurs restent debout jusqu'à hauteur des corniches, formant une espèce de cratère.

A Vitoria, le vicomte Ch. Terlingen a assisté, au Ministère de l'Education Nationale, à une émouvante cérémonie. Une délégation d'étudiants de toutes les Universités et Facultés de la Belgique était allée en Espagne avec le vicomte Ch. Terlingen pour rendre hommage à tous les étudiants espagnols combattants, dans la personne de l'étudiant-ingénieur Ricardo Martinez Ojinaga, aveugle de guerre. L'ingénieur Ojinaga était là, accompagné par celle qui était sa fiancée avant qu'il eût perdu la vue, et qui est déjà sa femme. Par une heureuse coïncidence, elle s'appelle Lucie (Luz). Le vicomte Ch. Terlingen lui remit un album avec des signatures de milliers d'étudiants belges et un diplôme.

A cette occasion, l'orateur fait la connaissance directe du ministre de l'Education nationale, M. Pedro Sainz Rodriguez. Sa réforme de l'enseignement secondaire a déjà été étudiée par l'orateur dans un de ses articles. Le ministre lui fait part de tous ses projets quant à la réforme de l'enseignement primaire et universitaire. Sainz Rodriguez semble à l'orateur l'un des meilleurs collaborateurs de Franco, un homme marquant par son esprit fin et délicat, par sa largeur d'idées, par son sens profondément chrétien de l'éducation. Sous la conduite d'hommes du genre de Sainz Rodriguez, l'Espagne jouera bientôt dans le monde intellectuel le même rôle qu'à son siècle d'or.

A Burgos, on se sent un peu plus dans une atmosphère de guerre : des troupes plus nombreuses en belle tenue, des sacs de sable pour protéger les monuments contre les bombardements aériens.

L'orateur est reçu par M. Ramon Serrano Suñer, ministre de l'Intérieur, un des confidentiels et conseillers intimes du Généralissime.

Serrano Suñer expose à l'orateur l'idéal de la nouvelle Espagne : retour aux traditions catholiques, oubliées par l'idéologie libérale du XIX<sup>e</sup> siècle, non

dans un sens réactionnaire, mais d'accord avec les nécessités morales, sociales et économiques de la vie moderne.

Nous nous approchons du front de bataille. Nous sommes à Saragosse, ville aux rues animées, où l'on observe partout l'enthousiasme, la bonne humeur, la confiance, la religiosité. Les rouges ont bombardé la ville à plusieurs reprises. Notre-Dame du Pilar a étendu sur elle son manteau pour écarter les bombes. Sur le sanctuaire même du Pilar, trois bombes d'aviation sont tombées; aucune d'elles n'a fait explosion.

Dans le château de Pedrola, appartenant au duc de Luna, Franco reçoit l'orateur. Les portraits ne rendent pas bien l'attachante physionomie du Caudillo. Plutôt petit, assez replet, des traits fins et distingués, des yeux magnifiques et pénétrants; il regarde en face, sans arrogance. Il se montre sensible aux sentiments du peuple belge à son égard; il exprime son admiration pour le Roi de Belgique. « La guerre civile est une chose horrible », dit-il, répondant aux félicitations pour son succès. Plus qu'à vaincre, il songe à convaincre. C'est la récupération de tous les Espagnols qui le préoccupe davantage. Sur l'album du vicomte Ch. Terlingen, il écrit cette phrase : « L'Espagne chrétienne garde le cœur fermé à la haine et à la rancœur. » Puis, il prononce ces mots : « Je montrerai au monde qu'un Etat profondément catholique peut être un Etat moderne à l'avant-garde du progrès. »

Le vicomte Charles Terlingen a voulu constater comment l'on met en pratique le programme de récupération du Caudillo. Il assiste à une séance du Conseil de guerre. Il y voit que la défense est dûment assurée; que, dans une affaire d'assassinat qui comporte la peine capitale, on accorde immédiatement une remise, sur la demande du défenseur, pour complément d'information. Il visite le service d'identification pour la Catalogne, avec son fichier de 1.200.000 cartes, dressé au moyen des renseignements fournis par les journaux rouges et par des témoins irrécusables. Il parcourt les camps de prisonniers : celui de San Pedro de Cardena, celui de San Juan de Mozarilla, celui de San Gregorio, et il peut constater le régime humain et juste auquel les prisonniers sont soumis.

Invité par le général Solchaga, l'ora-

teur a visité aussi le front de Catalogne. Il répète le récit qu'il nous a déjà fait de cette visite dans notre dernier numéro, mais avec une émotion et un charme que, seule, la voix peut communiquer.

Le vicomte Charles Terlingen nous parle encore de l'organisation sanitaire qu'il avait déjà pu admirer à l'hôpital « Valdecilla » à Santander, sous la conduite du Dr Diaz Caneja, et qu'il retrouve à l'hôpital pour les maures à Saragosse. Ce qui l'a le plus ému, c'est l'héroïsme des donneuses de sang. A Saragosse, une charmante jeune femme de 24 ans était étendue sur la table d'opérations, un garrot au bras droit; saignée au dessus, elle remuait les doigts pour activer l'écoulement dans la fiole. Elle donna 150 grammes de sang pur et généreux.

Rien qu'à Saragosse, il y a 6.000 femmes inscrites pour la donation de sang. Ce sang peut être conservé presque 15 jours par un procédé de l'inventeur espagnol Dr Elosequi. C'est ainsi que les femmes espagnoles ont trouvé le moyen de verser leur sang pour la patrie.

L'orateur avait promis de parler en toute impartialité et il se sent gêné de n'avoir prononcé que des louanges pour l'Espagne nationale. N'a-t-il rien vu de mal ?

Oui, il a vu des taudis misérables dans quelques villes, mais dont l'Espagne nationale n'est pas responsable et qu'elle tâche de supprimer par une politique de construction de maisons salubres à bon marché. Il a remarqué quelques divergences entre les Espagnols sur les moyens à employer, sur les méthodes à suivre, non sur le but à atteindre. Il a constaté un certain concours d'éléments étrangers (2.500 techniciens allemands, un 3<sup>e</sup> p. c. de légionnaires italiens sur l'ensemble de l'armée nationale), mais tout à fait négligeable en rapport avec le concours apporté aux rouges par les brigades internationales.

Dans le passé, sous la plume des historiens de l'école libérale, on a forgé une « légende noire » (leyenda negra) autour de l'Espagne. Dans le présent, par les calomnies de la propagande rouge, on tâche de déformer les actes et les intentions du gouvernement national. L'Espagne reste toujours la grande nation mal comprise.

Le vicomte Ch. Terlingen fut chaleureusement applaudi.

E. R. S.

## Un cadeau qui est refusé

Burgos, 31. — Le Gouvernement rouge avait envoyé quelques tableaux de Goya à M<sup>me</sup> Roosevelt, en signe de reconnaissance pour sa sympathie envers les marxistes. Mais à la suite de la victoire nationaliste à Barcelone, M<sup>me</sup> Roosevelt a déclaré publiquement qu'elle n'a pas l'intention de faire prendre à l'ambassade rouge les tableaux en question, car le Gouvernement nationaliste est décidé à réclamer à tous les gouvernements les bijoux et œuvres d'art volés par les marxistes.

## Les assassinats commis par la horde

Burgos, 31. — On apprend tous les jours, de nouveaux détails sur les assassinats commis par les hordes marxistes pendant la période où elles ont dominé Barcelone. Le nombre des assassinats contrôlés jusqu'à présent dépasse dix mille, mais on sait que plus 60.000 personnes ont été condamnées à mort par les « tribunaux » rouges. Le principal auteur de ces crimes était le Russe Roubiroff.

Les marxistes avaient établi aux environs de Barcelone huit camps de concentration où les prisonniers étaient très souvent maltraités. On cite comme un cas curieux le fait que la veille de l'entrée des troupes nationales à Barcelone, un diplomate s'étant déguisé en garde d'assaut, parvint à pénétrer à Montjuich et à libérer 20 prisonniers en se servant de faux documents.

Conférences Cardinal Mercier  
et  
Grandes conférences littéraires

## FRANCO « Dictateur inconnu »

Conférence par

M. Pierre BONARDI

dans la Salle Patria

Samedi 4 Février, à 5 heures

Cartes en vente chez Lauwerijns,  
20, Texelberg,  
et à la Nation Belge  
50, Place de Brouckère.

# L'assassinat du baron de Borchgrave devant le Tribunal de La Haye

Le Tribunal Permanent de Justice Internationale de La Haye a publié récemment le développement du litige qui lui fut soumis lors de l'assassinat de ce diplomate.

Il est intéressant de remarquer que, lorsque cette publication fut sur le point de paraître, le Gouvernement rouge s'en montra fort préoccupé et fit de nombreuses démarches afin d'éviter qu'elle parût à la lumière publique. Le juge espagnol, M. Altamira, lors de la session tenue dans les premiers jours de décembre pour permettre l'impression de tous les documents et témoignages relatifs à l'affaire, prononça un long discours défendant l'écrit présenté par le représentant rouge en Hollande, Semprun y Gurrea, et dans lequel celui-ci demandait que ces documents et rapports ne fussent pas livrés à l'impression. Le désir de M. Altamira, agissant en réalité non comme juge, mais comme protecteur de l'équipe de Barcelone, ne fut pas pris en considération.

Cette publication du Tribunal permanent (Sér. C, Plaidoiries, Exposés oraux et documents, n° 83. Affaire de Borchgrave. — Année judiciaire 1937, Leyde. Société éditrice A. W. Sythoff, 1938), donne une actualité indiscutable à cet événement, et bien que le « fait » soit connu des lecteurs, les documents contenus dans l'édition officielle du Tribunal découlent des aspects et révèlent des circonstances qui permettent de se former un jugement exact sur la situation de l'Espagne rouge et dessinent en même temps, la physionomie morale du gouvernement encore considéré comme « légal » par certains pays.

I. — Conduite du gouvernement rouge devant le crime, telle qu'elle se dégage des pièces officielles, publiées par le Tribunal.

Le dimanche 20 décembre 1936, vers midi, le baron de Borchgrave quittait l'ambassade de Belgique, 42, Almagro. Il conduisait lui-même une automobile D. K. W. au service de l'ambassade. Sur la glace, à l'avant, figurait en grandes lettres « Ambassade Belgique ». Sur la lunette arrière, la pancarte officielle remise par le Commissariat de Réquisitions des Automobiles, et portant ces mots : « Voiture officielle ». Sur le devant de la voiture, un drapeau belge de grandes dimensions (p. 12).

Le même jour, le chargé d'affaires de Belgique à Madrid, constatant la disparition de son collègue, commença ses démarches auprès du chef de section de l'Ordre public et parcourut toutes les cliniques, hôpitaux et maisons de secours. Il rendit visite également au chef de l'Etat-Major du général Miaja. Aucune indication, aucun renseignement, de la part des autorités. Le mercredi 23, le chargé d'affaires lui-même part pour Valence afin d'y tenter les démarches

nécessaires auprès du ministre d'Etat, et le jour même il revient à Madrid. Les services officiels et les milieux politico-syndicalistes n'ont pu communiquer la moindre trace du disparu. Nouvelles démarches auprès de la Croix-Rouge et du Service Spécial (Second bureau de l'E.-M. de Miaja), mais le dimanche 27, par cette dernière entremise, le chargé d'affaires reçoit la plus formelle assurance que tout sera fait pour que le baron de Borchgrave soit retrouvé.

Huit jours après sa disparition, le même mutisme est observé de la part des autorités espagnoles. Cette situation aurait pu durer indéfiniment si l'Ambassade ne s'était décidée à réaliser les recherches par ses propres moyens, et malgré la pénurie de moyens d'investigation, elle put enfin découvrir le lieu où avait été enterré le cadavre et obtenir ainsi la preuve de la mort du baron de Borchgrave.

Le lundi 26, l'Ambassade apprend que dans le service des fiches mortuaires, il s'en trouve une avec la référence « Cadavre inconnu »; le consul belge demande une copie de cette fiche, qui dit littéralement ceci : « 25-12-36. Un cadavre non identifié. Un homme de 40-45 ans. Très grand, cheveux châtains clairs, vêtu d'un complet gris, le veston un peu plus foncé que le pantalon, chemise brun clair, dont un morceau est coupé. Le veston et le pantalon sont confectionnés par le tailleur E. Villaseca; le premier au nom du baron de Borchgrave, le pantalon au nom de M. Borchgrave. » Tribun. municipal de Fuencarral (Annexe I, p. 35). Stupéfaction de l'Etat-Major de Miaja. Le chargé d'affaires belge exprime le désir de ce qu'une enquête soit ouverte immédiatement, enquête à laquelle il veut participer lui-même (p. 14).

Le mardi 29, le Consul de Belgique va à Fuencarral (ville située à 12 km. de Madrid), lieu de l'inhumation. Par mesure de précaution, il se fait accompagner d'un garde et malgré sa présence, il est arrêté trois fois par les postes de contrôle établis le long de la route. Le juge municipal lui confirme les renseignements de la fiche et établit l'acte de décès le 30 décembre (annexe 2, p. 35). Dans l'après-midi, revenant à Fuencarral, accompagné du chargé d'affaires, afin de reprendre quelques pièces à conviction, l'inscription intérieure du vêtement, il apprend que le cadavre a été trouvé le mardi 22 sur la route de Chamartin, à 5 km., abandonné et dépouillé de tous ses papiers d'identité, de son argent et de ses bijoux. Tous les moyens d'identification du cadavre avaient donc été délibérément supprimés. Le morceau coupé dans la chemise, ainsi que l'indiquait la fiche, correspondait aux initiales; cependant, les assassins oublièrent d'arracher les étiquettes

que certains tailleurs mettent à l'intérieur de leurs costumes; cela permit d'identifier le corps de Borchgrave.

D'après les déclarations du médecin légiste, consignées dans l'acte de décès, la mort survint le 21 à midi, soit 24 heures après la disparition, en conséquence d'un « choc traumatique ». L'inhumation eut lieu le mercredi 23. Le chargé d'affaires et le consul se transportèrent au cimetière où se trouvait la fosse commune dans laquelle était enterré le baron de Borchgrave avec vingt et un autres cadavres. D'après le registre des cadavres, celui de Borchgrave était le 29<sup>e</sup> depuis le 1<sup>er</sup> août, tous trouvés dans des circonstances analogues à celle du diplomate belge (p. 15).

Après cette date, le gouvernement belge demande au gouvernement espagnol qu'une enquête soit ouverte immédiatement afin d'établir les circonstances de la mort; il ajoute que l'exhumation doit avoir lieu en présence du chargé d'affaires et qu'il doit être procédé à l'autopsie du cadavre (p. 88). Le vendredi 1<sup>er</sup> janvier, démarche urgente auprès du chef de l'Etat-Major; le samedi 2, auprès du secrétaire du ministère d'Etat, à Valence; le dimanche 3, en enquête, ni autorisations demandées, ni remise des documents ou de l'automobile du baron, ni aucun renseignement permettant au chargé d'affaires de communiquer à son gouvernement les informations anxieusement attendues.

Les choses en sont arrivées à un tel point que le chargé d'affaires téléphone à Valence pour attirer l'attention du gouvernement espagnol sur l'émotion croissante de l'opinion belge et de son gouvernement au sujet de cette affaire (p. 16). Le mercredi 6, après-midi, le chargé d'affaires découvre, par hasard, à Madrid, stationnant à la Porte de Fer, l'automobile du baron de Borchgrave, dont la 15<sup>e</sup> Cie des Gardes d'Assaut s'était emparée. Le lieutenant de cette compagnie s'était servi de l'auto pour rentrer à Madrid et il n'opposa aucune difficulté pour la restituer à l'Ambassade; la voiture était intacte, mais toutes les plaques officielles, ainsi que le drapeau belge avaient été enlevés. Ce lieutenant déclara que l'automobile avait été trouvée par les Gardes d'assaut le 22 décembre après-midi, abandonnée sur la route de Chamartin à l'endroit même où fut trouvé le cadavre. Il est intéressant de transcrire littéralement le reçu de la dite voiture à l'Ambassade. Il dit ceci : « Corps de Sécurité, 15<sup>e</sup> Compagnie d'assaut, n° 12. Aujourd'hui, 7 janvier 1937, la voiture, marque D.K.W., a été remise à l'Ambassade de Belgique, celle-ci ayant justifié qu'elle lui appartenait. La dite voiture fut trouvée aux coins des rues Serrano et Galban y Candelas, ayant été abandonnée les 21 et 22 du mois passé,

et reprise par nous parce qu'à ce moment, les milices de la C. N. T. voulaient s'en emparer. Lorsque nous nous appropriâmes de la voiture, elle avait un pneu crevé et les initiales qui, semble-t-il, étaient celles de l'Ambassade de Belgique, étaient grattées. Je porte cela à votre connaissance. Cette voiture est remise à l'Ambassade de Belgique. — D., Madrid, 7 janvier 1937 (p. 14, annexe 6).

Dans l'après-midi, par téléphone, le représentant belge communiqua la découverte de l'auto au secrétaire général du ministère d'Etat, à Valence, et, devant la surprise du chargé d'affaires, le secrétaire général, après avoir exprimé son étonnement pour le manque de diligence des autorités espagnoles, répondit textuellement : « Si nous avions voulu la chercher, nous l'aurions brûlée... » (p. 18).

Le 7 janvier, aucune mesure efficace n'avait encore été adoptée par le Gouvernement de la République, à propos de l'exhumation du cadavre, de la recherche des papiers du défunt et du châtiment des coupables (p. 88), en raison de quoi, le Gouvernement belge envoie une note urgente au Gouvernement espagnol à la suite de laquelle le vendredi 8 janvier, les autorisations demandées sont enfin concédées et le chargé d'affaires, ainsi que le consul, se rendent au cimetière de Fuencarral où se trouvait le sous-directeur de la Sûreté, accompagné de deux médecins légistes et des autorités locales. La fosse dans laquelle le cadavre gisait depuis dix-sept jours était ouverte; treize corps de personnes assassinées, parmi lesquelles deux femmes et quatre vieillards, avaient été ensevelies sur les restes mortels du baron de Borchgrave. Les représentants de la Belgique vérifièrent l'identité du cadavre. On dénuit de l'examen des blessures qu'il avait été atteint par trois balles : une du calibre de 9 mm. type revolver, dans la jambe gauche, à hauteur de la cuisse; une autre, à hauteur de l'omoplate gauche, d'un calibre de 6 mm., tirée par derrière et, enfin, une troisième balle tirée dans l'oreille, était restée enfoncée dans l'os frontal. Les légistes attribuèrent la mort à cette dernière blessure et refusèrent de pratiquer l'autopsie, invoquant des difficultés matérielles, le chargé d'affaires accéda à cette décision, mais non pas au refus opposé par les autorités de laisser photographier le cadavre; ce qui ne peut être fait (p. 20).

Le 10 janvier, l'Ambassadeur d'Espagne à Bruxelles envoie une note au ministre des Affaires étrangères de Belgique, dans laquelle le Gouvernement de la République après avoir exprimé sa douleur pour l'attentat, refuse pour des raisons protocolaires de faire rendre les honneurs militaires à la dépouille

mortelle du baron de Borchgrave. Il promet de tenir l'Ambassade de Belgique au courant de l'enquête et rejetant toute idée de responsabilité juridique, accepte néanmoins la possibilité d'envisager une réparation matérielle fondée sur des considérations d'ordre moral. Le 12, le Gouvernement belge répond à la note en faisant observer qu'il n'a reçu aucune satisfaction sur les points de sa demande, en effet : 1<sup>o</sup> le Gouvernement espagnol exprime des condoléances, mais ni excuses, ni regrets; 2<sup>o</sup> le Gouvernement refuse de rendre les honneurs militaires au cadavre; 3<sup>o</sup> il passe sous silence la question d'associer le chargé d'affaires à l'enquête, indiquant seulement que le Gouvernement de la République tiendra le Gouvernement belge au courant des démarches qui seront faites; 4<sup>o</sup> il se limite à une déclaration évasive au sujet de l'indemnité. Le Gouvernement belge insiste pour que le Gouvernement de la République modifie son attitude et exige une réponse dans les trois jours (p. 20).

Le 14, l'Ambassade d'Espagne répond à la note belge, mais le Gouvernement belge, ne considérant pas cette réponse comme satisfaisante, déclare le 18, que si le Gouvernement espagnol n'a pas identifié les auteurs de l'assassinat, ni découvert les mobiles ou les raisons pour lesquelles il fut commis, il ne peut, lui, exonérer l'Etat espagnol d'un devoir de réparation, estimant que, des ce moment, sa responsabilité est engagée par le fait qu'un mois après la mort, on n'a pas encore procédé à la recherche des coupables (p. 21).

Le juge spécial, chargé de l'affaire, est nommé le 9 mars seulement, et après de nombreuses démarches de la part de la représentation belge, on promet au chargé d'affaires que ce magistrat partira le jour même pour Madrid, afin d'y commencer son action. Mais ni le chargé d'affaires, ni le consul, ne peuvent le rencontrer, et arrivés au domicile du juge, à Madrid, on leur répond qu'il est encore à Valence. Ce Monsieur apparaît le 1<sup>er</sup> avril et donne rendez-vous au chargé d'affaires, le 5, afin de lui faire les déclarations transmises par le ministère d'Etat, lui faisant remarquer qu'en aucune manière, celui-ci ne peut être considéré comme associé à l'action judiciaire, contrairement à ce qui avait été solennellement convenu entre les deux gouvernements (p. 22).

Pendant ce temps, un Belge, réfugié à l'Ambassade, est appelé à déposer, et obligé de rester à Madrid, bien que son départ pour son pays fut décidé. Un autre Belge appartenant aux Brigades internationales est emprisonné et, dans cette situation, c'est-à-dire avec l'évidente pression que cela suppose, est invité à déposer dans le procès (p. 23).

Voici les faits tels qu'ils se sont pas-

sés jusqu'au moment où le cas est soumis définitivement devant le Tribunal permanent de Justice internationale le 15 mai 1937.

II. — Conduite du Gouvernement espagnol durant la marche du procès devant le Tribunal de La Haye.

Elle ne peut être plus significative. Les tragiques circonstances qui qualifiaient le fait et les délais répétés avec lesquels le Gouvernement espagnol répondait aux légitimes demandes du Gouvernement belge, émuèrent l'opinion de ce pays et un fort courant se dessina en faveur de la rupture des relations diplomatiques avec l'Espagne rouge. Ce fut dans cette crainte que le Gouvernement s'efforça de proposer la soumission du cas au Tribunal de La Haye. Et bien que la Belgique et l'Espagne étaient signataires de la clause appelée « clause facultative » du Statut du Tribunal par laquelle la compétence de celui-ci est obligatoire pour toute réclamation pouvant surgir entre les deux pays, ceux-ci prirent cependant encore un « arrangement » pour soumettre le cas concret de la mort de Borchgrave à la juridiction de cet organisme international. Celui-ci fut signé le 20 février 1937 (p. 10).

Malgré la double obligation (soumission en vertu du Statut et soumission en vertu du compromis) de transmettre le cas à la compétence du Tribunal de La Haye, le Gouvernement rouge et en son nom, Sanchez Roman, à peine initié le litige international, posent, manquant à leur parole, l'exception « préliminaire » d'incompétence (p. 55). Le Tribunal prononce l'inadmissibilité de l'exception d'incompétence posée par le Gouvernement rouge.

La conduite suivie par ce Gouvernement devant le crime et devant la marche de ce procès international, ainsi qu'il résulte des documents originaux, publiés récemment par le Tribunal international de La Haye, permet de qualifier, avec preuves à l'appui, la « personnalité » de ce Gouvernement. Son inaction coupable devant le crime et l'attitude téméraire adoptée par lui dans le cours de l'affaire amènent à lui dénier la condition essentielle exigée par le droit des gens pour attribuer aux organes représentatifs d'une collectivité, la qualité de Gouvernement, à savoir : qu'ils soient capables de remplir les obligations internationales, avec les deux caractères d'effectivité et de stabilité, c'est-à-dire que leur autorité soit suivie et acceptée par les subordonnés, afin que leurs ordres soient respectés et observés avec continuité et généralité, ou en d'autres termes « toujours » et « par tous », comme aussi qu'ils soient capables de remplir les engagements internationaux pris par eux.